

LA DESCOLARISATION

Le point de vue de Christian POSLANIEC

RECOLORISER LA LECTURE

L'essai où il parle de la lecture, Daniel PENNAC l'intitule *Comme un roman* (Gallimard). Mais à regarder d'un peu loin le théâtre des opérations, depuis quelques décennies, j'ai plutôt envie de dire : comme un vaudeville.

Un vaudeville avec trois personnages principaux : APPRENTISSAGE, INSERTION, PLAISIR ; et un metteur en scène différent pour chaque personnage, ce qui ne facilite guère la cohérence du spectacle !

Les personnages

Apprentissage, c'est l'aïeul, fils et petit-fils d'Instruction, chenu, mais très valide encore ; un peu myope, cependant. A ses yeux la lecture est avant tout une technique un moyen, un véhicule. Quand on maîtrise bien cette technique, on peut accéder à l'écrit d'abord - c'est le premier acte : l'apprentissage du mécanisme - aux savoirs, ensuite. Tout le reste n'est qu'accessoire.

Son metteur en scène privilégié est depuis longtemps l'Education Nationale. Et il peut être amusant de constater, pour le spectateur du vaudeville, que même si les enjeux ont changé ces dernières années, même s'il y a manifestement une mutation des pratiques scolaires de lecture, Apprentissage a encore le verbe haut et cet air d'autorité fondée sur le temps qui passe - que d'aucuns confondent avec la "Recherche du temps perdu" ! Dans le système scolaire, cette ostentation du personnage conduit à regrouper tout ce qui concerne la lecture sous le terme générique "maîtrise de la langue", tellement réductionniste par rapport aux pratiques contemporaines des enseignants. En dehors de l'école c'est bien pis ! Et il faut entendre avec quel dédain certains écrivains qui se croient connus en tant que tels alors que leur nom n'est souvent associé qu'à une émission de radio, renvoient l'école à sa seule tâche essentielle : apprendre aux enfants l'usage correct de la langue-pardon ! je voulais dire la Langue ! Pour le reste, il suffit d'introduire les enfants aux "grands auteurs", disent-ils ; et l'auditeur se demande alors à qui ils pensent vraiment. Et, sous prétexte de médiatisation, c'est à ces personnes qu'on offre très souvent des tribunes, ces derniers temps.

Insertion fait montre d'une verve de langage et d'une agitation bien propre à la cadette de la famille. Mais son champ de vision est large. Elle considère l'école comme une institution parmi d'autres, dans la société. Elle sait que la lecture est la clé de toutes les portes. Dans la tradition des pédagogies nouvelles, elle met en oeuvre des méthodes qui motivent les enfants à lire pour entrer dans la société ; et propose donc des supports de lecture variés.

Insertion est principalement mise en scène par des associations souvent militantes, agissant dans l'école ou en dehors. Mais, depuis peu, un épouvantail s'est dressé, qui a gauchi les formulations d'Insertion dans un sens effrayant. Cet épouvantail s'appelle Illettrisme.

A une vision positive de l'insertion - quand on lit on accède à la société - s'est substituée, dans les représentations du grand public et des médias, une vision négative : quand on est illettré, on a bien du mal à s'insérer dans la société. C'est un peu comme si on avait médicalisé une utopie ! Et cela va loin dans les consciences : une petite fille de 10 ans m'a raconté qu'elle s'est mise à lire au CE 2 quand ses parents lui ont expliqué que des gens ont d'énormes problèmes parce qu'ils ne lisent pas. "Ils ne vou-

laient pas que j'aie des problèmes", a-t-elle conclu. Malheureusement, vérification faite, elle ne lit pratiquement rien hormis Mickey de temps à autre.

Plaisir a beaucoup bégayé pendant quelques lustres. Comme s'il n'était capable que de répéter son propre nom comme une litanie. Sans le traduire en actions ni en concepts. Mais c'est un personnage timide qui s'est longtemps caché derrière les rayonnages des bibliothèques publiques et qui, de loin, disait pis que pendre de son compère Apprentissage. Mais là encore il y a eu gauchissement des représentations. Alors même que de nombreux chercheurs, dans l'intimité de leurs universités, commençaient à analyser "plaisir" comme le résultat d'un engagement total dans la lecture, l'opinion publique entendait "loisir" quand quelqu'un prononçait "plaisir".

Son metteur en scène principal était la Culture. Un metteur en scène un peu égocentrique qui fit de la lecture une "pratique culturelle" parmi d'autres et s'efforça, à coup de circulaires, de détacher la lecture publique des pratiques de lecture de l'école, du moins jusqu'à une époque récente.

Trois metteurs en scène pour trois personnages censés représenter la même personne - Lecture - c'est vraiment trop. Le vaudeville s'est vite réduit à des entrées et sorties successives, sur la scène sociale. En jargon, on a appelé cela "déscolariser la lecture" ou "rescolariser la lecture".

Le récit

En fait tout se passe comme si à la querelle des méthodes de lecture avait succédé la querelle des définitions de la lecture, tandis que l'enjeu passait de l'école à la société tout entière.

Originellement, il n'y avait qu'une seule définition de la lecture - **Apprentissage triomphait. Les premières bibliothèques publiques** créées en France se donnaient explicitement pour but de seconder l'école : instruire les lecteurs. Ce n'est que peu à peu que la définition de la lecture se modifia, dans les bibliothèques publiques. On put le constater, lors du fameux colloque de 1979 Apprentissage et pratique de la lecture à l'école, au cours duquel Geneviève PATTE - qui a tant agi en faveur de la lecture publique - répéta sur tous les tons que l'objectif des bibliothèques est de faire accéder le public à une "lecture authentique". Il n'y avait pas de définition de cette authenticité, mais cela révélait, à tout le moins, un glissement définitionnel de la lecture.

De là à parler de déscolariser la lecture, il n'y avait qu'un pas. Et, de fait, Anne-Marie CHARTIER et Jean HEBRARD datent ce thème des années 79/80, dans leur livre **Discours sur la lecture** (BPI, Centre Pompidou) : *"Déscolariser la lecture pour faire mieux lire. Voilà qui ne saurait laisser les bibliothécaires indifférents. Voilà qui ouvre une brèche décisive dans la forteresse scolaire et laisse augurer un renversement de situation. L'idée commence à germer chez certains (bibliothécaires, mais les enseignants ne sont pas en reste) que l'accès à la lecture, apprentissage compris, pourrait bien relever non de l'école, mais de la bibliothèque, parce qu'elle est un outil qui est aussi un environnement"*.

Les enseignants ne sont pas en reste, en effet, ce qui signifie que la frontière ne passe plus entre deux institutions, l'école et la bibliothèque, mais entre deux conceptions de la lecture. Ce qui émerge, peu à peu, c'est le rôle du livre, de plus en plus détaché de l'apprentissage de cette compétence qu'est "savoir lire". Et les enseignants qui prônent la déscolarisation de la lecture cherchent aussi à introduire des livres à l'école, sous la forme des fameuses B.C.D.

Yves PARENT, par exemple, tient un discours fort proche de celui des bibliothécaires quand il écrit : *"Viser la déscolarisation de la lecture et affirmer la nécessité de permettre au plus grand nombre d'accéder aux comportements authentiques de lecture a des conséquences essentielles pour les actions à entreprendre à l'école et à partir de l'école"*. (A.L. n°2, mai 83, p.14)

Et, après avoir mené une petite enquête sur les bibliothèques scolaires, Denise ESCARPIT et Mireille VAGNE-LEBAS, dans **La littérature d'enfance et de jeunesse** (Hachette), ne disent guère autre chose : *"Longtemps la bibliothèque scolaire a été jugée négativement, parce qu'elle associait trop directement la lecture au travail. Or les résultats de l'enquête obligent à reconsidérer ce point de vue. Il apparaît en effet que si la plupart des élèves prenaient des ouvrages pour faire plaisir au maître et ne les lisaient pas, d'autres, grâce à des conseils éclairés, y ont appris à aimer la lecture.(...) Encore faut-il avoir la chance d'avoir un "bon prof" de français qui "déscolarise" la lecture (...)"*.

Si les résultats de cette petite enquête sont pour le moins contrastés, la conclusion, elle, semble aller de soi ! Comme si c'était un acquis, dorénavant, que la lecture doive être déscolarisée, y compris et surtout à l'école.

C'est alors que, coup de théâtre, l'expression "**rescolariser la lecture**" apparaît, à la fin des années 80, et principalement dans les discours du même Jean HEBRARD qui a situé historiquement l'apparition de l'expression antagoniste. Nouveau renversement, en apparence. Qui ne signifie nullement un retour au seul apprentissage. Mais, en parodiant l'extrait de **Discours sur la lecture**, on pourrait dire : "L'idée commence à germer chez certains enseignants que l'accès à la lecture, plaisir de lire compris, pourrait bien relever non de la bibliothèque, mais de l'école, parce qu'elle est le seul lieu où sont rassemblés tous les enfants". Alors que, chacun le sait, les bibliothèques publiques ne sont fréquentées que par un faible pourcentage de la population (moins de 30% en moyenne).

Le seul lieu, aussi, où peuvent s'articuler le plaisir de lire avant lire (en maternelle), l'apprentissage initial, l'initiation au goût de lire, et quelques autres activités plus analytiques.

Et comme par hasard, à la même époque, le ministre de l'Education Nationale déclare à plusieurs reprises que l'école doit non seulement apprendre à lire aux enfants, mais leur donner le goût de lire. Peu de temps après naît l'opération **Des livres pour les écoles**, qui consiste à articuler un projet de développement de la lecture à l'initiative des enseignants, et une dotation de cent livres destinés aux enfants.

Le récit connoté

En tant que spectateur de ce vaudeville, la véritable question que je me pose est celle-ci : pourquoi, pendant si longtemps, a-t-on eu tant de mal à faire coopérer, au profit des enfants, les bibliothèques et les écoles ? Il y a eu, certes, de nombreux exemples de pareilles coopérations, mais à l'initiative des gens de terrain, et parfois en désaccord avec les recommandations de la hiérarchie (Pour s'en convaincre, il suffit de lire les débats entre ce qui s'appelait encore les Bibliothèques Centrales de Prêt, à la suite de la circulaire GATTEGNO décidant de ne plus desservir les écoles).

On ne m'enlèvera pas de l'idée que, ce qui a surdéterminé cet apparent conflit entre "déscolariser la lecture" et "rescolariser la lecture", alors même que les définitions de la lecture issues de l'école et des bibliothèques tendaient de plus en plus à se confondre ou se compléter, était le conflit institutionnel, bien réel, entre le ministère de la Culture et le ministère de l'Education Nationale. Longtemps, le service des bibliothèques a été une direction de l'Education Nationale, jusqu'au moment où un ministère autonome de la Culture a vu le jour et a récupéré cette direction rebaptisée "Direction du livre et de la lecture". C'est cette séparation qui a exacerbé la querelle de définition de la lecture, et la circulaire GATTEGNO a consacré, en quelque sorte, la rupture entre les deux ministères (alors qu'au même moment des textes sur la promotion de la lecture, signés des deux ministres, paraissaient dans le B.O. !). Cette circulaire disait, en quelque sorte, à l'Education Nationale : si vous voulez des livres, achetez-les vous-mêmes. L'Education Nationale a relevé le défi, à sa façon.

La chute

La conclusion de l'histoire est amusante puisque la récente unification des deux ministères crée une situation tout à fait nouvelle, et sans doute indispensable au dernier acte du vaudeville. Dès lors, la coopération est à l'ordre du jour, et c'est tant mieux. Du coup "déscolariser" ou "rescolariser" ne signifient plus rien. Et lorsque le ministre de l'Education Nationale et de la Culture annonce, en même temps, la **Fureur de lire** 92 et le **Plan lecture** on peut tout à fait dire, comme Emmanuel HECHT dans **La Tribune de l'Expansion** (30 septembre 1992), qu'entre les deux ministères "*la passerelle était toute trouvée, quitte à ce que le visiteur de la rue de Valois (Culture) s' imagine rue de Grenelle (Education) et inversement*".

Cela conduit à un accroissement des livres dans les différents lieux de vie de l'enfant (la création de sections jeunesse dans les bibliothèques municipales se poursuit, l'opération 100 livres pour les écoles est reconduite, et la relance des BCD est à l'ordre du jour), à la prise en compte - enfin - des diverses recherches effectuées sur la lecture ces vingt dernières années, ce qui clarifiera le débat définitionnel (un texte copieux, de synthèse, sera distribué à tous les enseignants), et à la recommandation de multiplier les activités conduisant à donner le goût de lire (encore faudra-t-il prévoir de mieux former les enseignants et les bibliothécaires à ces techniques d'animation à partir du livre) et accroître les visites d'écrivains (encore faudra-t-il former ceux-ci à l'animation d'écriture avec des enfants). Comme si, après avoir longtemps considéré la lecture en noir et blanc, en accentuant différemment les contrastes selon sa position institutionnelle, on se décidait à lui donner des couleurs, à la "recoloriser" ! En fait, comme le dirait WATZLAWICK, c'est un véritable recadrage du concept de la lecture. Pourvu que ça dure ! ● Christian POSLANIEC¹

¹ Auteur de nombreux albums, romans, nouvelles et pièces de théâtre pour enfants et adultes. Il est notamment l'auteur aux Editions du Sorbier de Donner le goût de lire (1990) et De la lecture à la littérature (1992) dont nous avons rendu compte dans les n°33 (mars 91, p.21) et 39 (sept. 92, p. 12).